

CULTURE | COMMÉMORATION

DIDEROT EN PLEINE LUMIÈRE

Pour le tricentenaire de sa naissance, Denis Diderot n'a finalement pas été « panthéonisé ». Qu'importe, ou peut-être tant mieux. S'il fut bien le principal artisan de l'*Encyclopédie*, il fut aussi le moins sage des encyclopédistes. Son œuvre protéiforme et virtuose mérite mieux que les hommages convenus.

Des trois grands ancêtres que le XVIII^e siècle a légués à la République, Voltaire, Rousseau et Diderot, le dernier, natif du plateau de Langres et maître d'œuvre de l'*Encyclopédie*, reste curieusement le plus mal connu. Sans nul doute appartient-il au Panthéon national, même si ses cendres n'ont finalement pas été transférées montagne Sainte-Geneviève à l'occasion du tricentenaire de sa naissance (1713), comme d'aucuns l'auraient souhaité. Comment auraient-elles d'ailleurs pu l'être, la dépouille de Diderot ayant été ironiquement jetée à la fosse commune



François Bousquet

après la profanation de sa tombe par les sectionnaires en 1791? Faute de panthéonisation, le tricentenaire aura malgré tout donné lieu à une véritable fête éditoriale. On songe en particulier au très enlevé *Diderot, cul par-dessus tête* de Michel Delon, qui se lit comme un roman picaresque, et à la biographie de Gerhardt Stenger, *Diderot, le combattant de la liberté*, presque aussi exhaustive que l'extraordinaire *Diderot, sa vie et son œuvre* du professeur Arthur M. Wilson, réédité en « Bouquins ». Mais tout célébré soit-il, il manquera toujours à Diderot ce supplément d'âme, la ferveur d'un peuple, quelque chose comme un Gavroche qui aurait fredonné son nom aux pieds

des barricades. « *C'est la faute à Diderot* ». Ainsi demeurera-t-il cet inconnu célèbre, « *gloire mûrie dans un tiroir* », comme l'a dit un jour l'un de ses admirateurs, Pierre Drieu La Rochelle, tant la plupart de ses chefs-d'œuvre parurent sous le couvert de l'anonymat, sinon de façon posthume.

S'il y a pourtant un homme qui incarne comme nul autre ce court XVIII^e siècle, qui va de la mort de Louis XIV, en 1715, à la mort de la monarchie, en 1792, c'est bien lui. Un âge heureux – siècle sans mystère, sans arrière-monde, sans théorie de l'âme (« *un roman de l'esprit* », dit Voltaire), sans inconscient, sans trou noir. La matière a tout absorbé et la philosophie matérialiste a subjugué des intelligences ralliées à la conception rationaliste de l'univers entrouverte par la révolution newtonienne, celle du Dieu horloger. Pas de pourquoi, rien qu'un comment. Tel sera du reste l'esprit qui présidera à la naissance de l'*Encyclopédie*, elle qui « *propose un monde sans peur* », soulignera Roland Barthes, coiffant la Raison d'une majuscule (avant de lui dresser des temples).

Parler de Diderot, c'est toujours revenir à son siècle, même si son génie en excède largement les limites. Il en fut le carrefour et le principe coagulant. Les Lumières acquièrent à travers sa personne leur unité, lui qui fut en rapport avec l'Europe entière via les trente-cinq volumes de l'*Encyclopédie* et une surabondance de lettres qu'il dispersa, comme Voltaire, aux quatre coins du continent, sans oublier la *Correspondance littéraire* des frères Grimm,

dont il fut l'un des plus principaux rédacteurs, cette lettre, manuscrite et confidentielle, réservée à une poignée de souverains et de princes étrangers, à commencer par la Grande Catherine, qui vouera à Diderot une passion voisine de celle qui lia Frédéric II à l'hôte de Ferney, lui versant une pension de 300 livres (mais se gardant bien de mettre en application ses idées).

Diderot brilla dans tous les registres, tant et si bien qu'il se dispersa et dispersa ses écrits, négligeant sa gloire dont il dilapida des pans entiers en bons mots jetés dans la conversation. Boulimique, jamais rassasié, curieux de tout, il aura été à l'aise dans les arts, les lettres et les sciences. Qui ne connaît le philosophe, le romancier ou le dramaturge, mais sait-on qu'il excella en géométrie, physique, physiologie, médecine, calcul? Et que dire des beaux-arts? C'est dans la *Correspondance littéraire* qu'il tiendra ses fameux « salons de peinture », où, pionnier de l'histoire de l'art, il rendra compte avec une inimitable liberté de la peinture de son temps (le *Spectacle du Monde* n° 605, novembre 2013 : « le musée imaginaire de Diderot », par Stéphane Guégan).

Un esprit encyclopédique en somme, qui se mit délibérément en retrait du monument auquel il consacra vingt-sept années de son existence, tout en laissant à D'Alembert, membre de l'Académie des sciences, le soin d'en rédiger le *Discours préliminaire* (1751). Prudence, ruse ou modestie? Peut-être les trois à la fois. Toujours est-il qu'il s'effaça derrière ses amis. Ne devait



Arlequin philosophe Carrefour et principe coagulant de son siècle, surnommé « *le philosophe* » par ses contemporains, Denis Diderot (1713-1784) se défiait, cependant, de tout dogmatisme et de tout esprit de système, embrassant avec bonheur toutes les formes et brouillant tous les genres, se jouant toujours des apparences. (Ici, portrait de l'écrivain par Louis Michel Van Loo - vers 1767, Paris, musée du Louvre).

Archétype de l'homme des Lumières. Il ne partageait cependant pas l'angélisme d'un Condorcet et de son Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.

briller que *l'Encyclopédie*. Mais si l'entreprise fut bien collective, c'est Diderot qui en a été la cheville ouvrière, l'artisan inlassable, l'administrateur têtue, le correcteur acharné, l'achevant presque seul. Censurée, privée du privilège (l'autorisation d'imprimer), mise à l'index par l'Église, *l'Encyclopédie* finira par triompher, en partie grâce à Malesherbes, qui permit de contourner la suppression du privilège.

Bête noire des cléricaux, à la tête du parti philosophique, Diderot fut le Socrate de son temps (ses contemporains ne le baptisèrent-ils pas « le *Philosophe* »?). Les censeurs et les dévots ne s'y trompèrent pas, s'acharnant sur sa personne. C'est que *l'Encyclopédie* fut une redoutable machine de guerre contre la religion et l'ancien monde, qui grisa ses rédacteurs. Il leur fallait « écraser l'infâme » et réduire à néant des monarchies jugées poussiéreuses. Diderot s'y employa. Qu'il s'agisse du *Rêve de D'Alembert* (1769) – suite de dialogues où il expose sa doctrine matérialiste, un matérialisme doué de sensibilité, « vitaliste », selon le mot du philosophe Dominique Lecourt –, de sa cinglante et fort peu cléricale *Religieuse* (achevée vers 1780 et publiée à titre posthume en 1796), ou de son *Supplément au voyage de Bougainville* (qui paraîtra lui aussi en volume en 1796), il ne ménagera jamais sa peine, payant au prix fort sa liberté de parole. Emprisonné trois mois au fort de Vincennes après le scandale de sa *Lettre sur les aveugles* (1749), où il professe un athéisme pugnace et sarcastique, il dut aussi répondre des audaces libertines des *Bijoux indiscrets* (1748) et des *Pensées philosophiques* (1746), sa première œuvre personnelle (même si elle fut publiée anonymement à La Haye).

Désormais, ce sera ses textes qu'il mettra sous scellé, confiant à la postérité le soin de les faire connaître, les remaniant jusqu'à la dernière heure, toujours insatisfait. Il garda par-devers lui un chef-d'œuvre aussi explosif que *le Neveu de Rameau*, qui n'a d'égal qu'un Diogène au meilleur de sa forme, dialogue étincelant de la raison et de la déraison, qui subjuga Goethe, interpella Hegel et justifia à lui seul *l'Histoire de la folie* de Michel Foucault. Diderot a été le premier à porter au cœur de la raison le fer de l'irrationalisme. Il y a chez lui une tentation cynique, au sens grec du mot. Archétype de l'homme des Lumières, il ne partageait cependant pas l'angélisme d'un Condorcet et de son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

S'il fut philosophe, c'est sans esprit de système, ni dogmatisme. La philosophie dans le boudoir, c'est lui, pas Sade. On-doyant, il passait des polissonneries à Sénèque, de la *Clarisse Harlowe* de Richardson aux traités arides de géométrie. Il attaqua le mariage, multiplia les contes licencieux, mais lui-même fut un père dévoué, à défaut d'être un bon mari. L'anti-Rousseau en quelque sorte. Rien chez lui de la susceptibilité ombrageuse du Genevois. Son libertinage aura d'ailleurs toujours quelque chose de rhétorique (on n'ose dire de ver-

tueux). Il n'épousa pas comme « Jean-Jacques » une soubrette, mais une blanchisseuse déclassée, la délaissa certes, sans l'abandonner cependant. Prévenant avec ses amis, plein de tendresse pour les siens, il hérita sa famille, vénera sa fille Angélique, qui le lui rendit bien, et ne fut finalement l'amant que d'une seule femme, Louise Volland, rebaptisée par lui Sophie, immortalisée par les lettres qu'il lui adressa, l'un des chefs-d'œuvre épistolaires de notre littérature. Sophie sera le grand amour de sa vie, l'amie, l'*alter ego* philosophique, la confidente. Quand elle décéda en 1784, Diderot ne lui surviva que quelques mois.

La prodigieuse labilité de son intelligence embrassait toutes les formes, brouillait tous les genres. Il mêla le conte philosophique, les histoires dialoguées, le roman-mémoires, la fable divertissante, les mises en abyme, les récits en trompe-l'œil, les romans à tiroirs, sinon à miroirs, les pastiches de Rabelais, de Boccace, de Lesage. Il emprunta au *Tristram Shandy* de Sterne pour son *Jacques le Fataliste et son maître* (1771-1783), que traduira Schiller et qui inspirera à Hegel sa dialectique du Maître et de

PHOTOGRAPHIES: SEVILLA/LENNINGE - COSTA/LENNINGE - BIANCHI/LENNINGE



l'Esclave. Il fit paraître *les Bijoux indiscrets* quand triomphaient Marivaux et Crébillon fils. La mode était alors à la quête des plaisirs, au badinage, à un Orient galant, pas au salut. Diderot n'abandonna jamais ce ton. Il saura toujours aborder avec frivolité les sujets sérieux et sérieusement les sujets frivoles.

Il n'empêche, on comprend mieux, en le lisant, combien l'ancien monde était arrivé à son terme. Diderot décrit une société malade, et d'abord malade de son hypocrisie, sur un mode mali-

cieux et frivole, quoiqu'offensif. Sa légèreté lui permet d'enfoncer le clou. Elle fait d'autant plus mal que son auteur porte l'estocade le sourire aux lèvres. Mais on se tromperait à ne voir en lui qu'un touche-à-tout qui n'a rien approfondi. Qui fut plus constant, plus philosophiquement cohérent que lui, comme le démontre à foison le *Diderot philosophe* de Colas Duflo ?

De la philosophie et du dialogue platonicien, il nourrira son art d'écrire. La *disputatio*, l'échange croisé, l'apostrophe lui sont indispensables. On pourrait presque dire qu'il a couché sa conversation sur du papier. Ainsi va-t-il de saillie en répartie, bondissant, rebondissant, libre d'épouser tous les points de vue. Jamais la pensée ne s'est à ce point libérée des pesanteurs de la logique. Diderot n'en finit pas de dialoguer, avec les autres et avec ses doubles.

Etant partout et nulle part dans ses livres, il a expérimenté avant tout le monde ce décentrement du regard qu'adopta l'ethnologie au XX^e siècle. La vérité se déplace, les idées circulent. Point de fixisme, rien qu'un va-et-vient enchanteur, un carrousel féerique où *Jacques le Fataliste* donne la réplique au *Neveu de Rameau* dans un feu d'artifice verbal où fument bons mots et traits d'esprit. Il y a un bonheur Diderot. C'est écrit au débotté, sans manière, à bâtons rompus, en suivant humeurs et caprices, dans une sorte de vagabondage de la plume.

Diderot, un diable de ramage, ainsi le grand dix-huitiémiste Jean Starobinski a-t-il intitulé la série d'essais qu'il lui consacre. Une profusion de couleurs, un style jaillissant, continuellement inspiré, un enthousiasme contagieux, une verve inépuisable, une tournure d'esprit baroque, fiévreuse et paradoxale, à l'instar de ce *Paradoxe sur le comédien*, rédigé entre 1773 et 1777. Diderot se joue toujours des apparences, abritant en lui quantité de personnages et de rôles. « *J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté* », confessait-il. Arlequin philosophe qui brocardait l'esprit de sérieux, toujours virevoltant et enjoué, « *cul par-dessus tête* », comme l'a si bien décrit Michel Delon. « *Mes pensées sont mes catins* », disait-il. Elles sont désormais devenues les nôtres. ●

A lire *Le Goût de Diderot* : Boucher, Greuze, Chardin, David, Hazan, 400 pages, 200 illustrations, 40 € ;

Le goût de Diderot, cul par-dessus tête de Michel Delon, Albin Michel, 424 pages, 24 € ;

Diderot philosophe de Colas Duflo, Honoré Champion, 544 pages, 22 € ;

Diderot, passions, sexe, raisons de Dominique Lecourt, PUF, 100 pages, 13 € ;

Diderot, un diable de ramage de Jean Starobinski, Gallimard, 434 pages, 22 € ;

Diderot, le combattant de la liberté de Gerhard Stenger, Perrin, 798 pages, 29 € ;

Diderot, sa vie et son œuvre d'Arthur M. Wilson, « Bouquins », Robert Laffont, 832 pages, 30 €.



La cheville ouvrière de l'Encyclopédie Devant être, à l'origine, la traduction de la *Cyclopaedia* du Britannique Ephraïm Chambers (1727), elle devint, sous la direction de Diderot, une œuvre monumentale entièrement nouvelle : 17 volumes *in-folio* et 11 volumes de planches publiés de 1751 à 1772, 5 volumes de suppléments en 1777, et deux volumes de tables en 1780. Et une redoutable machine de guerre contre la religion.